

Prologue

Certains jours, le chagrin enflait par vagues en violents hoquets qui la secouaient à lui fendre le cœur. D'autres, les vagues, plus calmes, plus insidieuses, menaçaient de submerger son âme.

D'aucuns – pleins de bonnes intentions – lui assuraient que la peine s'estomperait avec le temps. Parker espérait qu'ils avaient raison. Mais alors qu'elle se tenait sur la terrasse ensoleillée de sa chambre en cette fin d'été, des mois après le décès brutal de ses parents, les vagues capricieuses continuaient de déferler.

« Tu n'es pas seule, tu es bien entourée », s'efforçait-elle de se reconforter. Son frère – aurait-elle survécu à ce deuil sans Del ? – avait été le roc auquel elle avait pu se raccrocher dans ce vaste océan d'horreur et de chagrin. Et puis il y avait ses amies, Mac, Emma et Laurel, qui faisaient partie intégrante de sa vie – d'elle-même – depuis l'enfance. C'étaient elles qui avaient recollé les morceaux brisés de son univers. Elle pouvait aussi compter sur le soutien indéfectible de Mme Grady, leur gouvernante depuis toujours, son îlot de réconfort.

Et elle avait la maison. La beauté et l'élégance de la propriété familiale lui apparaissaient avec une acuité d'autant plus exacerbée qu'elle savait que plus jamais elle ne verrait ses parents se promener dans le parc.

Plus jamais, en dévalant les escaliers, elle ne trouverait sa mère en train de rire dans la cuisine avec Mme Grady ni n'entendrait son père dans son bureau.

Loin de réussir à surmonter ces vagues, elle se sentait balayée et entraînée de plus en plus profond dans les abysses.

Le temps, songea-t-elle, il lui fallait s'en servir à bon escient. Elle espérait non seulement en avoir trouvé le moyen, mais par là même honorer ce que ses parents lui avaient légué en unissant autour d'elle famille et amitiés.

Être productif, telle était la clé, songea-t-elle, tandis que les premiers effluves épicés de l'automne flottaient dans l'air. Les Brown avaient toujours gagné leur vie en travaillant. Ils avaient construit, produit sans jamais se reposer sur leurs lauriers. Ses parents n'en auraient pas moins attendu d'elle.

Ses amies penseraient peut-être qu'elle avait perdu l'esprit, mais elle avait réalisé une étude de marché, fait ses calculs et bâti un solide plan d'affaires. Et, avec l'aide de Del, établi un contrat honnête et équitable.

Le moment était venu de se jeter à l'eau.

Et pas question de couler.

Parker retourna dans la chambre et s'empara des quatre épaisses chemises cartonnées posées sur sa commode. Elle leur en donnerait chacune une à la réunion – même si elles ignoraient encore qu'il s'agissait d'une réunion.

Après avoir attaché ses cheveux bruns en queue-de-cheval, elle étudia son reflet dans le miroir avec l'espoir qu'une étincelle s'allume enfin dans ses yeux aigue-marine.

Elle réussirait. Non, *elles* réussiraient, toutes les quatre.

Mais il lui faudrait d'abord les convaincre.

À la cuisine, elle trouva la robuste Mme Grady qui mettait la dernière main au repas. Celle-ci se détourna du fourneau et lui adressa un clin d'œil.

— Prête ? lança-t-elle.

— Préparée, en tout cas. Je suis nerveuse. C'est bête, non ? Ce sont mes meilleures amies.

— C'est un grand pas que tu t'apprêtes à faire, un grand pas que tu vas leur demander. Je trouve normal que tu sois nerveuse, répondit la gouvernante qui s'approcha d'elle et prit son visage entre ses mains. Je mise sur toi sans hésiter. Va voir dehors. Il m'a pris une petite fantaisie, et je vous ai préparé des hors-d'œuvre et du vin sur la terrasse. Mes filles sont des adultes maintenant.

Si seulement, songea Parker. Mais la petite fille en elle réclamait son père et sa mère. Le réconfort, l'amour, la sécurité.

Elle gagna la terrasse, posa les dossiers sur la table avant de sortir le vin du rafraîchisseur. Elle se servit un verre, puis contempla les saules qui se reflétaient dans le charmant petit étang au fond du parc.

— Miam, j'en veux !

Laurel fit irruption, ses cheveux blonds comme les blés coupés très courts, à la sauvageonne – un nouveau look que son amie regrettait déjà. Elle portait encore sa tenue de chef pâtissier, métier qu'elle exerçait dans un restaurant huppé de la ville.

Elle se versa un verre de vin, leva au ciel ses yeux bleu jacinthe.

— Qui aurait imaginé, lorsque j'ai modifié mon emploi du temps pour caser notre soirée entre filles, que nous aurions une réservation de dernière minute pour vingt convives au déjeuner ? En cuisine, ç'a été la folie tout l'après-midi.

Elle se laissa choir dans un fauteuil avec un énorme soupir d'aise.

— En comparaison, celle de Mme Grady est une oasis de sérénité. Hmm, ça sent divinement bon. Qu'y a-t-il au menu ?

— Je n'ai pas demandé.

— Peu importe, dit Laurel avec un revers de main. Mais si Emma et Mac sont en retard, je commence sans elles.

Elle remarqua la pile de dossiers.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Quelque chose qu'on ne peut pas commencer sans elles. Laurel, comptes-tu retourner à New York ?

Laurel dévisagea son amie par-dessus le bord de son verre.

— Tu me mets à la porte ?

— N'importe quoi. J'ai envie de connaître tes intentions, voilà tout. De savoir si tu es satisfaite de la situation. Tu es revenue pour moi après l'accident et...

— Je laisse venir. Les choses finiront bien par se décanter, j'imagine. Pour l'instant, ça me va de ne pas avoir de projet. Et toi ?

— Eh bien...

Mac et Emma surgirent ensemble sur la terrasse, hilares.

Emma, si belle avec sa masse de boucles folles, ses yeux noirs exotiques pétillant d'amusement. Mac, sa chevelure flamboyante en désordre, le regard malicieux, mince et élancée dans son chemisier noir sur un jean.

— C'est quoi, la blague ? voulut savoir Laurel.

— Des mecs, répondit Mac, qui posa les plats avec le brie en croûte et les tartelettes aux épinards que Mme Grady lui avait collés entre les mains en passant. Deux qui voulaient s'affronter au bras de fer pour Emma.

— C'était plutôt mignon, enchaîna celle-ci. Deux frères. Ils étaient venus à la boutique acheter un bou-

quet pour l'anniversaire de leur mère. Une chose en a amené une autre...

— Il y a tout le temps des mecs qui débarquent au studio, fit remarquer Mac qui prit un grain de muscat dans le compotier sur la table et le fourra dans sa bouche. Et pas un n'en a jamais défié un autre au bras de fer pour un rancard avec bibi.

— Certaines choses sont immuables, commenta Laurel en tendant son verre dans la direction d'Emma.

— Et d'autres pas, intervint Parker qui prit son courage à deux mains. Voilà pourquoi je vous ai demandé de venir ce soir.

Emma, qui s'apprêtait à prendre du brie, interrompit son geste.

— Il y a un problème ?

— Non. Mais je voulais m'adresser à vous toutes, répondit Parker. Asseyons-nous, proposa-t-elle avant de remplir les verres d'Emma et de Mac.

— Aïe ! fit cette dernière, sur ses gardes.

— Non, non, pas de « aïe », la rassura Parker. Je tiens d'abord à vous dire combien je vous aime, toutes les trois. Depuis toujours, et pour toujours. Nous avons tant de souvenirs communs, bons et mauvais. Et quand le pire s'est produit, je savais que vous seriez là.

Emma se pencha et posa la main sur la sienne.

— Chacune de nous est là pour les autres. C'est à cela que servent les amies.

— En effet. Je voulais juste que vous sachiez à quel point vous comptez pour moi, et que si ma proposition ne vous tente pas, rien ne changera pour autant entre nous.

D'un geste, elle coupa court à toute intervention.

— Laissez-moi vous expliquer. Emma, tu aimerais avoir ta propre boutique de fleuriste un jour, n'est-ce pas ?

— Ça toujours été mon rêve. Je suis contente de mon job actuel, et mon patron me laisse une grande

marge de manœuvre, mais, oui, j'espère bien avoir un jour ma boutique. Mais...

— Pas de mais pour l'instant. Mac, tu as beaucoup trop de talent, un esprit beaucoup trop créatif pour passer ton temps à faire des photos d'identité ou des portraits d'enfants.

— Mon talent ne connaît aucune limite, admit Mac d'un ton léger. Mais il faut bien manger.

— Tu préférerais avoir ton studio photo à toi.

— J'aimerais aussi que Justin Timberlake et Ashton Kutcher s'affrontent pour moi au bras de fer – ce qui est tout aussi improbable.

— Laurel, tu as étudié à New York et à Paris dans le but de devenir chef pâtissier.

— Un chef pâtissier sensationnel, de réputation internationale.

— Et tu t'accommodes de ton travail au *Willows*.

Laurel avala sa bouchée de tartelette aux épinards.

— Eh bien, je...

— En partie pour rester ici afin de me soutenir depuis le décès de mes parents. Quant à moi, enchaîna Parker, j'ai fait des études en sachant qu'un jour je fonderais ma propre entreprise. J'avais depuis toujours une idée en tête, mais elle me semblait tellement chimérique que je ne vous en ai jamais parlé. Ces derniers mois, cependant, elle a commencé à prendre corps, à m'apparaître plus réaliste.

— Allons, Parker, c'est quoi, cette idée ? s'impacienta Laurel.

— J'ai envie qu'on crée une entreprise ensemble. Toutes les quatre. Chacune œuvrant dans son domaine d'activité.

— Qu'on crée une entreprise ensemble ? répéta Emma, abasourdie.

— Vous vous rappelez notre jeu de la mariée ? On assumait les rôles chacune notre tour, on se costumait, on inventait des thèmes.

— Ce que je préférais, c'était épouser Harold, avoua Mac avec un sourire nostalgique au souvenir du golden retriever des Brown, mort depuis belle lurette. Il était adorable et loyal.

— Eh bien, nous pourrions y jouer pour de vrai. En faire notre gagne-pain.

— Tu veux dire, fournir à des petites filles des costumes, des *cupcakes* et des chiens très patients ? suggéra Laurel.

— Non, fournir un cadre unique et sublime – cette demeure et son parc –, des pièces montées et des pâtisseries spectaculaires, des bouquets et des arrangements floraux à couper le souffle, de superbes photographies d'art, et une organisation sans faille afin de faire d'un mariage, ou de tout autre événement important, un jour parfait pour nos futurs clients. J'ai déjà de nombreux contacts grâce à mes parents, poursuivit Parker qui respira à peine. Traiteurs, marchands de vin, location de limousines... enfin tout. Et ce que je n'ai pas, je le trouverai. Une agence de mariage et d'événementiel tout compris dans laquelle nous serions toutes les quatre associées à parts égales.

— Une agence de mariage, murmura Emma dont le regard se fit rêveur. L'idée semble merveilleuse, mais comment pourrions-nous...

— J'ai un plan d'affaires, des chiffres, des projections et les réponses aux questions d'ordre juridique que vous pourriez avoir. Del m'a aidé à mettre le projet sur pied.

— Delaney est d'accord pour transformer votre propriété familiale en entreprise ? s'étonna Laurel.

— Il me soutient à fond. Et son ami Jack m'aidera à réaménager le pavillon de billard en studio photo avec un appartement au-dessus, et la maison d'amis en atelier de fleuriste avec, là aussi, un logement atte-

nant. Nous pouvons transformer la cuisine annexe en espace de travail pour toi, Laurel.

— Nous habiterions ici, dans la propriété ? intervint Mac.

— Si vous le souhaitez, oui. L'entreprise réclamera beaucoup de travail et nous ferions preuve d'une plus grande efficacité si nous étions toutes sur place. Je peux vous montrer les chiffres, les tableaux prévisionnels, mais c'est inutile si l'une de vous n'approuve pas le concept. Si tel est le cas, j'essaierai de vous convaincre, ajouta Parker en riant. Et si vous détestez l'idée, je laisserai tomber.

— Tu parles, ironisa Laurel en se passant la main dans les cheveux. Depuis combien de temps travailles-tu sur ce projet ?

— Tu veux dire sérieusement ? Trois mois environ. Il a fallu que j'en parle à Del et à Mme Grady parce que sans leur soutien, c'était perdu d'avance. Mais je tenais à monter d'abord le dossier avant de vous faire la surprise.

— Des mariages, murmura Emma. Qu'y a-t-il de plus heureux qu'un mariage ?

— Ou de plus fou ? ajouta Laurel.

— À nous quatre, on saura gérer, déclara Mac qui tendit la main à Parker. J'en suis, sans hésiter.

— Tu ne peux pas t'engager avant d'avoir vu les chiffres, le plan d'affaires.

— Si, je peux. J'en ai très envie.

Emma posa la main sur les leurs.

— Moi aussi.

Laurel inspira un grand coup, bloqua l'air dans ses poumons. Et le relâcha.

— Eh bien, j'imagine qu'on peut parler d'unanimité, fit-elle en posant à son tour la main sur celles de ses amies. On va casser la baraque.